

---

# Redécouvrir Colette Andris (1900-1936) : comment lever des tabous sans faire scandale ?

Rediscovering Colette Andris (1900-1936): how to lift  
taboos without causing a scandal?

**Françoise SIMONET-TENANT**

Colette  
Andris



Colette Andris, *La femme qui boit*, Paris : Gallimard,  
coll. « L'Imaginaire », 2023, 168 p., EAN 9782073018748.

modèles  
contre-modèles



## Pour citer cet article

Françoise SIMONET-TENANT, « Redécouvrir Colette Andris  
(1900-1936) : comment lever des tabous sans faire scandale ? »,  
Acta fabula, vol. 26, n° 11, Modèles, contre-modèles : montrer la  
production romanesque féminine de la Belle Époque, Décembre  
2025, URL : <https://www.fabula.org/revue/document20391.php>,  
article mis en ligne le 01 Décembre 2025, consulté le 14  
Décembre 2025, DOI : 10.58282/acta.20391

Françoise SIMONET-TENANT, « Redécouvrir Colette Andris (1900-1936) : comment lever des tabous sans faire scandale ? »

Résumé - Colette Andris (1901-1936), fut danseuse, artiste de music-hall, actrice et écrivaine. Elle publie son premier roman en 1929 chez Gallimard : *La Femme qui boit*. Le roman est remarqué. Le livre ne suscite pas de scandale bien qu'il expose une situation taboue : l'alcoolisme d'une jeune bourgeoise. Récemment, Gallimard reprend le titre dans « L'Imaginaire ». S'il traite de questions d'actualité — l'alcoolisme féminin et la violence des hommes vis-à-vis des femmes —, est-il pour autant avant-gardiste comme l'ont prétendu certaines lectrices à sa réédition en 2023 ?

Mots-clés - alcoolisme, femme, modernisme, roman

Françoise SIMONET-TENANT, « Rediscovering Colette Andris (1900-1936): how to lift taboos without causing a scandal? »

Summary - Colette Andris (1901-1936) was a dancer, music-hall performer, actress and writer. She published her first novel in 1929 with Gallimard: *La Femme qui boit*. The novel was well received. The book did not cause a scandal, although it exposed a taboo situation: the alcoholism of a young bourgeois woman. Gallimard recently reprinted the title in "L'Imaginaire". Although it deals with topical issues - female alcoholism and men's violence against women - is it as avant-garde as some readers claimed when it was republished in 2023?

Keywords - alcoholism, modernism, novel, woman

## Redécouvrir Colette Andris (1900-1936) : comment lever des tabous sans faire scandale ?

Rediscovering Colette Andris (1900-1936): how to lift taboos without causing a scandal?

**Françoise SIMONET-TENANT**

---

## Une destinée-éclair : du music-hall à l'écriture romanesque

Pauline Marie Louise Toutey (1901-1936), dite Colette Andris, fut danseuse, artiste de music-hall, actrice et écrivaine. On ne connaît que peu d'éléments de sa brève existence<sup>1</sup> :

Vosgienne née avec le siècle, cette licenciée ès lettres, « issue d'une vieille famille universitaire », renonce rapidement aux « carrières administratives et au professorat [qui] s'ouvr[ai]ent devant elle » pour se faire danseuse nue et se produire, à l'instar de son héroïne Miss Nocturne, dans les music-halls parisiens<sup>2</sup>.

Le refus d'une voie toute tracée pour une licenciée est également celui de la protagoniste d'*Une danseuse nue* : Madeleine Durand, avant qu'elle ne devienne Miss Nocturne, confesse son peu d'appétence pour une carrière dans « l'enseignement, dans l'étroit fonctionnarisme et la vie nomade des lycées de province<sup>3</sup> ». Rien n'interdit de penser que Colette Andris a prêté des traits et expériences personnels à son personnage... Avant qu'elle ne se décide à faire carrière sur la scène, elle semble avoir fréquenté, après la Faculté de Nancy<sup>4</sup>, l'École pratique des hautes

---

<sup>1</sup> C'est Patrick Bergeron qui a rassemblé le plus d'informations dans son article « Colette Andris, une romancière aux Folies Bergère », d'abord publié en ligne dans le magazine littéraire *Nuit blanche* (no 159, été 2020), puis repris dans un volume collectif : François Ouellet (dir.), *Couleurs d'écriture. De Julien Blanc à Raymonde Vincent*, Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2023, p. 13-19. Nous nous référons ici à la version imprimée de l'article de Patrick Bergeron.

<sup>2</sup> Patrick Bergeron, « Colette Andris, une romancière aux Folies Bergère », *Couleurs d'écriture*, op. cit., p. 13. Il indique en notes ses sources : Paul Grégorio, *Comœdia*, 2 mars 1928, p. 3 ; Jean-Paul Gérard, « Colette Andris », *Le Monde illustré*, 29 février 1936, p. 187.

<sup>3</sup> Colette Andris, *Une danseuse nue*, Paris : Flammarion, 1933, p. 21.

<sup>4</sup> Voir Jean-Paul Gérard, « Colette Andris », *Le Monde illustré*, 29 février 1936, p. 187.

études : elle compte parmi la liste des élèves et auditeurs réguliers pendant l'année scolaire 1923-1924, comme l'indique l'annuaire de l'établissement. Selon Patrick Bergeron, c'est vers la scène de théâtre qu'elle se tourne d'abord. La presse de l'époque a gardé la trace de *Mon petit*, « pièce créée le 29 février 1928 au théâtre Albert-1<sup>er</sup> », qu'elle a écrite et « dans laquelle elle joue et danse »<sup>5</sup>. L'année suivante, elle est comédienne, toujours dans le même théâtre ; une critique d'Emma Cabire dans *La Semaine à Paris* nous apprend qu'elle interprète Eugénie Grandet dans une adaptation du roman de Balzac : « Eugénie (Mme Colette Andris) est charmante — trop — mais froide, au lieu d'être ce cœur qui s'ignore, qui anime seul du génie de l'amour, le visage sans éclat qu'on imagine<sup>6</sup>. » À la fin des années 1920 et au début des années 1930, la presse de l'époque ne manque pas de mentionner ses performances au Concert Mayol, au Casino de Paris, aux Folies-Bergères — où elle fut, entre autres, engagée dans la revue dont Mistinguett était la vedette — ou dans les cabarets de Montparnasse. En 1929, *Les Nouvelles littéraires* rendent compte d'un spectacle du Casino de Paris : « Mlle Colette Andris a le torse d'une femme de Prud'hon. Elle danse, si on peut dire ; elle joue plutôt à cache-cache avec la salle, derrière un voile qu'elle manie<sup>7</sup>. » Dans un article qui récapitule la place des danseuses nues dans l'histoire du spectacle et leur présence très prisée dans les music-halls des Années folles, Henry Cossira distingue le rôle joué par Colette Andris :

Après Edmonde Guy qui fut longtemps la plus réputée des femmes nues, après Joséphine Baker dont la ceinture de bananes fut longtemps le seul costume, après Moussia, authentique marquise de Breteuil, qui fut la première à dépouiller le cache-sexe, Colette Andris allait élever la profession de femme nue à la hauteur d'un sacerdoce. Elle voulut être la femme la plus radicalement nue, et l'on peut dire que cette femme de lettres (Colette Andris qui cause tant de soucis à la ligue contre la licence des rues est en effet licenciée ès lettres et elle écrit des romans où elle ne craint pas de faire sa propre apologie) y a parfaitement réussi<sup>8</sup>.

La danseuse nue se fait effectivement romancière : *La Femme qui boit* est publié chez Gallimard en 1929. Ce premier roman est suivi d'*Une danseuse nue* chez Flammarion en 1933. Entre-temps, Colette Andris a également goûté au cinéma ; on la trouve dans la distribution de plusieurs films : *Arthur* de Léonce Perret en 1931, *Brumes de Paris* de Maurice Sollin en 1932, *Une nuit de folies* de Maurice Cammage en 1934<sup>9</sup>. Elle publie un troisième et dernier roman, *L'Âge roux*, en 1935 chez l'éditeur Louis Querelle. Atteinte de tuberculose, elle meurt à Paris en 1936 et

<sup>5</sup> Patrick Bergeron, « Colette Andris, une romancière aux Folies Bergère », *Couleurs d'écriture*, op. cit., p. 14.

<sup>6</sup> Emma Cabire, « Théâtre Albert-1<sup>er</sup> : *Eugénie Grandet*, pièce en 7 tableaux, adaptée de Balzac, par Irénée Mauget », *La Semaine à Paris*, 12 avril 1929, p. 54.

<sup>7</sup> Bernard Zimmer, « Les *Nouvelles littéraires* au spectacle », *Les Nouvelles littéraires*, 8 juin 1919, non paginé.

<sup>8</sup> Henry Cossira, « Lorsque Themis poursuit les femmes nues au Théâtre », *Police magazine*, no 257, octobre 1935, p. 7.

s'efface peu à peu des mémoires. Le « petit traité esthétique de la nudité plastique<sup>10</sup> » publié par l'autre Colette en 1943, garde la trace de son nom, et de sa grâce :

[...] la nudité intégrale n'appelle pas la frénésie. À sa vue, les visages ne s'avalissent pas. Elle s'est délivrée peu à peu de l'affreux maillot rosâtre, des colliers, des plaques d'émail. Elle eut autrefois le tort de danser, car il ne sied qu'à l'enfance de danser nue. Consacrée par l'aristocratie londonienne, elle s'appela Maud Allan ; le snobisme français impose Mata-Hari, qui d'ailleurs cacha toujours, — pour cause, — sa gorge. Colette Andris, la plus nue et la plus gracieuse, fut trop prompte à mourir<sup>11</sup>.

## Itinéraire éditorial de *La Femme qui boit*

Paru en 1929 chez Gallimard, le roman est remarqué. Le livre ne suscite pas de scandale bien qu'il expose une situation taboue, « curieux et pénible sujet<sup>12</sup> » selon René Lalou : l'alcoolisme d'une jeune bourgeoise. Les critiques notent le caractère clinique du récit. « Étude d'une alcoolique. Minutieuse. Impitoyable. Certains stupéfiants viendront compléter l'alcoolisme. Entre-temps, et le plus souvent possible, la noce. Livre très osé, mais sans recherche de vice. Une étude, simplement », note C. dans *La Semaine à Paris*<sup>13</sup>. Francis Ambrière, dans *Les Nouvelles littéraires*, y voit « une étude en quelque sorte clinique. Quelle triste chose, et plus encore du fait de la vérité qui y est incluse<sup>14</sup> ». Cette lecture morale du roman (peut-être suscitée par l'auteure elle-même — nous y reviendrons) est aussi celle de John Charpentier dans *La Quinzaine critique* :

Mme Colette Andris n'a pas écrit un roman. Elle a composé une synthèse, comme elle le dit « de personnages copiés », sans raconter, à proprement parler, une existence, ni enchaîner des faits qui ne sont pas susceptibles d'enchaînement. Sa *Femme qui boit* n'est pas la soularde des bouges ; mais une dame. Elle a de l'esprit, une certaine culture, du sens critique. Elle s'analyse ; elle raisonne. Elle est consciente de sa dégradation. [...] Le livre de Mme Colette Andris est tragique. Ignoble, et cruel aussi, en ce sens qu'il nous montre que la déchéance d'une

<sup>10</sup> Définition donnée de *Nudité* (1943) par Guy Ducrey dans Guy Ducrey et Jacques Dupont (dir.), *Dictionnaire Colette*, Paris : Classiques Garnier, 2018, p. 804.

<sup>11</sup> Colette, *Nudité*, Paris : Éditions Lanore, 2002, p. 16.

<sup>12</sup> René Lalou, « *La Femme qui boit*, par Colette Andris », *La Revue des vivants*, mars 1930 [coupure de presse non paginée, FOL-LN1-232 (5413), Bnf, Tobiac].

<sup>13</sup> C., « Romans », *La Semaine à Paris*, 3 janvier 1930, p. 34.

<sup>14</sup> Francis Ambrière, « *La Femme qui boit* par Colette Andris », *Les Nouvelles littéraires*, 18 janvier 1930, p. 3.

femme se précipite en raison inverse de l'élévation intellectuelle ou du raffinement auquel elle a atteint<sup>15</sup>.

René Lalou et Francis Ambrière, respectivement dans la *Revue des vivants* et dans *Les Nouvelles littéraires*, sont gênés, l'un par la création d'« un personnage synthétique » qui « transforme le récit en un film un peu trop méthodique », « une collection d'épisodes »<sup>16</sup>, le second par le peu d'attention prêté au « conflit opposant au vice les facteurs économiques, sociaux et sentimentaux<sup>17</sup> ». Néanmoins les deux soulignent l'avenir prometteur de l'écrivaine : pour Lalou, c'est « une femme de lettres fort douée que Mlle Colette Andris, et dont le début n'est certes pas indifférent<sup>18</sup> » ; pour Ambrière, le roman « atteste chez Mme Andris un réel talent descriptif<sup>19</sup> ». L'avis est partagé par les lectrices de *Minerva* qui ont désigné « comme les meilleurs livres féminins parus en 1929 : *David Golder*, par Irène Némirovsky ; *La route et la maison* par Claude Chauvière ; *Une Française à Babel* par Yvonne Renault-Magny ; *la Femme qui boit* par Colette Andris<sup>20</sup> ». Le public semble avoir suivi les critiques puisque le récit d'Andris est réédité sept fois dans la collection « Les Livres du Jour » de Gallimard<sup>21</sup>.

---

<sup>15</sup> John Charpentier, « *La Femme qui boit*, par Colette Andris », *La Quinzaine critique*, 10 janvier 1930, p. 240.

<sup>16</sup> René Lalou, « *La Femme qui boit*, par Colette Andris », art. cit.

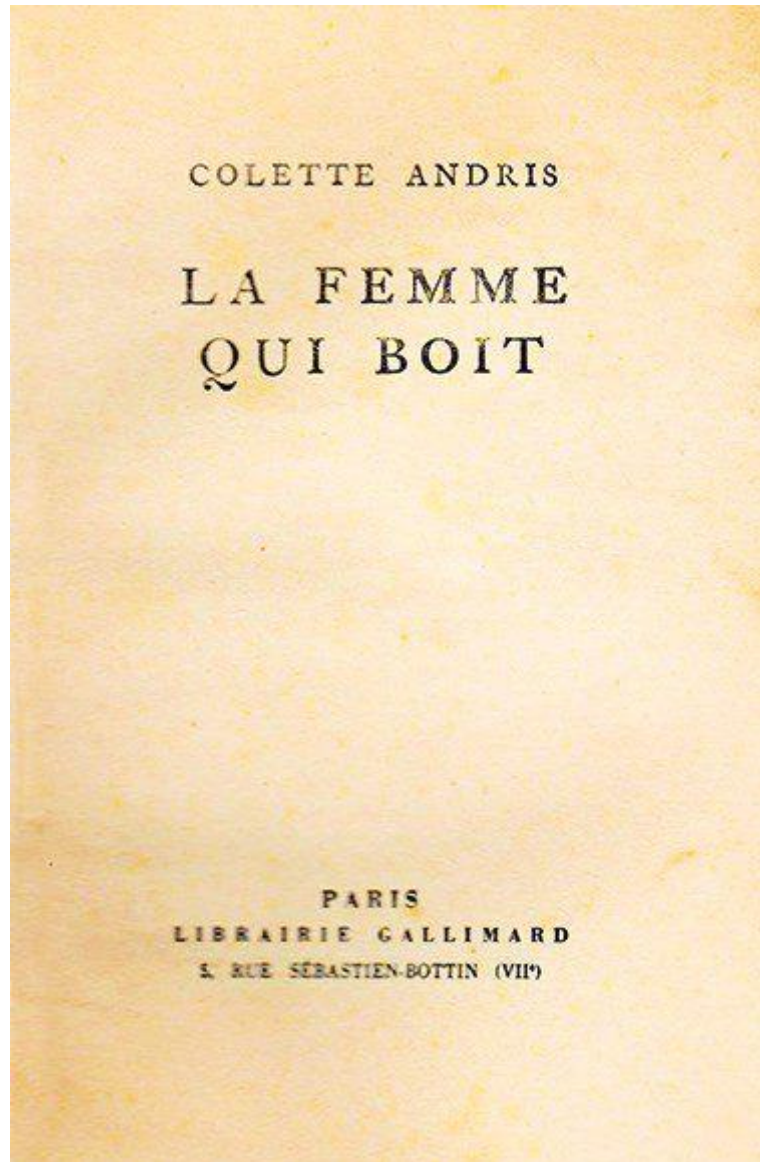
<sup>17</sup> Francis Ambrière, « *La Femme qui boit* par Colette Andris », art. cit., p. 3.

<sup>18</sup> René Lalou, « *La Femme qui boit*, par Colette Andris », art. cit.

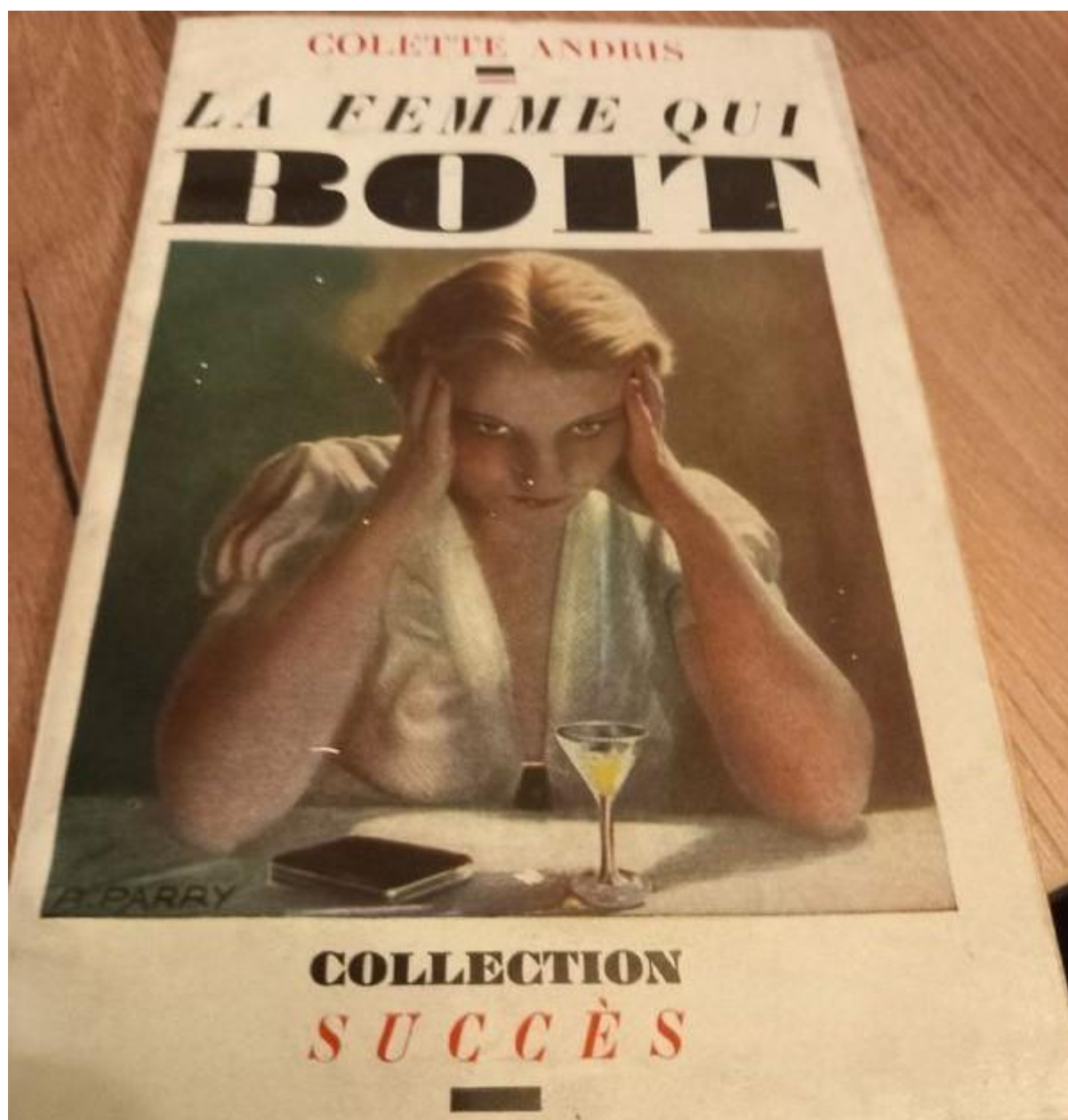
<sup>19</sup> Francis Ambrière, « *La Femme qui boit* par Colette Andris », art. cit., p. 3.

<sup>20</sup> *Les Nouvelles littéraires*, 28 juin 1930, p. 2.

<sup>21</sup> Voir Patrick Bergeron, « Colette Andris, une romancière aux Folies Bergère », *Couleurs d'écriture*, op. cit., p. 14.



*La femme qui boit*, coll. « Les Livres du jour » © Patrick Bergeron



*La femme qui boit*, coll. « Succès » © coll. particulière

En 1934, *La Femme qui boit* reparaît, toujours chez Gallimard, mais dans la collection « Succès », « première collection populaire, hors littérature policière<sup>22</sup> » de l'éditeur. Soixante-quatre titres sont publiés entre 1931 et 1934. La collection « Succès » ne répond pas à une stratégie parfaitement lisible ; elle est composite : « on y trouve des succès, des demi-succès, des fouts, des œuvres qui comptent, les livres du jour, bientôt des inédits<sup>23</sup>... » Dans quelle catégorie classer *La Femme qui boit* ? Succès éphémère ou « demi-succès » d'une vedette dans les milieux du spectacle, que l'on pense relancer par une réédition à prix modique (cinq francs) et à couverture

<sup>22</sup> Alban Cerisier, « "Succès", un échec ? La première collection littéraire grand public de Gallimard », *RHLF*, 2017, no 4, p. 861.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 868.



racoleuse (le portrait d'une jeune femme charmante au regard fixe devant sa coupe de champagne avec le verbe du titre, « boit », en caractères noirs, gras, massifs) ? Il ne semble pas que d'autres réimpressions aient suivi cette édition dans une collection populaire.

Colette  
Andris



L'IMAGINAIRE  
GALLIMARD

*La femme qui boit* © Gallimard

En 2023, Gallimard reprend le titre dans « L'Imaginaire ». Sur le site même de l'éditeur, la collection, créée en 1977, est définie comme « le pays fabuleux des inclassables » et des « chefs-d'œuvre méconnus, oubliés, que le temps a éclipsés ». À cette caractérisation est ajoutée la mention du renouvellement de « L'Imaginaire » depuis 2021, qui « adopte un souffle plus moderne, plus féministe, plus queer et plus inclusif. Ainsi, des figures tantôt méconnues tantôt incontournables rejoignent les rangs de la collection »<sup>24</sup>. On comprend le contexte de la réédition inattendue de Colette Andris. La couverture accroche le regard mais est plus sobre que celle de la collection « Succès » de 1934 ; le texte est accompagné de deux préfaces de « personnalités contemporaines » : Nathalie Kuperman, elle-même autrice d'un roman sur l'alcoolisme féminin, *Les Raisons de mon vivre*, publié en 2012 chez Gallimard, et Léonie Pernet, chanteuse, compositrice, parolière. La couverture racoleuse de 1934 a donc cédé la place aux deux préfaces censées attractives de 2023, où des artistes contemporaines donnent, à partir « de [leur] présent<sup>25</sup> », des impressions empathiques de lectrices. Plusieurs articles de presse saluent cette réédition. « Récit libre et moderne à découvrir d'urgence<sup>26</sup> » selon Sylvie Tanette, *La*

<sup>24</sup> Présentation de la collection « L'Imaginaire », Gallimard, en ligne : <https://www.gallimard.fr/collections/l-imaginaire>, consulté le 20 janvier 2025.

<sup>25</sup> Léonie Pernet, « Spectre » dans Colette Andris, *La Femme qui boit*, Paris : Gallimard, coll. L'Imaginaire », 2023, p. 22.

<sup>26</sup> Sylvie Tanette, « Publié il y a 100 ans, *La Femme qui boit* est un récit libre et moderne à découvrir d'urgence », *Les Inrocks*, 7 juillet 2023.

*Femme qui boit*, « cru et étonnant » est « aussi implacable que bouleversant »<sup>27</sup>, écrit Alexandre Fillon. Sous la plume de Marie Viguiier, « *La Femme qui boit* est le récit brut et tragique d'un être qui ne répond ni à son propre désir ni à ce que l'on attend d'elle. Avant-gardiste, Colette Andris place au centre de son ouvrage le sujet brûlant de l'alcoolisme au féminin<sup>28</sup> ». Les qualificatifs de la presse (« moderne », « cru », « libre », « avant-gardiste ») sont en phase avec la ligne programmatique de la collection : « moderne », « féministe », « inclusif ». On pourrait s'arrêter là et se dire que le livre a trouvé un nouveau souffle et qu'il répond aux attentes d'un nouveau public.

Quelques questions intempestives relanceront le débat : si le récit est séduisant, pour quelles raisons précises ? S'il traite de questions plus que jamais d'actualité — l'alcoolisme féminin et la violence des hommes vis-à-vis des femmes —, de quelle manière le fait-il ? Est-il véritablement « moderne » ? Cet adjectif, suffisamment flou pour être appliqué à toutes sortes d'écrits, est volontiers utilisé pour accrocher un lecteur dont on s' imagine qu'il ne serait friand que de textes en résonance avec le temps présent (conception assez réductrice du lecteur et, partant, de l'intérêt des livres). Mais quel sens lui donner ici ?

## ***La Femme qui boit* : à peine une histoire...**

Les critiques des années 1930 ou ceux des années 2020 notent le caractère fragmenté du texte, divisé en trente-sept brefs chapitres, tous munis d'un titre : « Initiation », « Éveil », « Chapitre médical », « Subtilité », « Le bain », « La valise », « Un soir », « Le contre-alcool », « La jouissance qui passe », « Insomnie », « Le monocle », etc. Les chapitres sont souvent composés de petits paragraphes ramassés. L'on observe également une curiosité typographique : à plusieurs reprises, des lignes de points morcellent les chapitres<sup>29</sup>. Selon les cas, elles jouent des rôles différents : ellipse temporelle et narrative, marque d'une rupture thématique ou d'un changement de personnage, passage de la voix de la narratrice à celle du personnage, suspension avant la clause d'un chapitre, silence qui suggère l'informulé ou l'informulable. Le texte paraît d'autant plus décousu que son hétérogénéité est grande sans qu'y domine clairement un type textuel spécifique. *La Femme qui boit* combine des séquences narratives, descriptives<sup>30</sup>, dialogales, des

---

<sup>27</sup> Alexandre Fillon, « Poche. *La femme qui boit* de Colette Andris », *Le Télégramme*, 1er novembre 2023.

<sup>28</sup> Marie Viguiier, « *La femme qui boit* — griserie scandaleuse », *Maze.fr*, 23 mai 2023.

<sup>29</sup> Voir Colette Andris, *La Femme qui boit*, Paris : Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2023, p. 34, 35, 39, 49, 77, 78, 81, 86, 100, 101, 102, 103 et 120.

<sup>30</sup> Une des séquences descriptives la plus marquante est le « code de l'ivresse » (p. 132-133) qui décrit avec précision et lyrisme les six phases de l'ivresse.

fragments de prose poétique, un poème (« Le Poème de la Paille », p. 140-141), une lettre (p. 112-113), une lettre-journal (p. 78-86), un texte prescriptif (« Le contre-alcool », p. 55), un monologue indiqué comme tel par ce qui ressemble à une didascalie (p. 99), etc. Le lecteur est bousculé, passant d'une séquence textuelle à une autre, radicalement différente, et d'un registre à un autre. Comment interpréter une telle esthétique du discontinu ? Mimétisme d'une vie d'alcoolique vouée à la violence des contrastes, à l'inabouti et à la discordance ? Ou plutôt, Colette Andris transfère-t-elle dans le texte une esthétique dont elle fut familière, celle du spectacle de la revue<sup>31</sup>, ce que suggérerait peut-être Francis Ambrière, lorsqu'il définissait le roman comme « une suite de tableaux<sup>32</sup> » ? Pour maints de ces tableaux sont d'ailleurs donnés l'heure du jour (ou de la nuit) et le temps qu'il fait comme si était indiquée une certaine qualité de lumière et d'atmosphère, comme si était planté un décor<sup>33</sup>.

Le fil conducteur du roman est l'alcoolisme de Guita, et les pages voient se succéder une liste vertigineuse de liquides absorbés : vin rouge, absinthe, porto, grog, cocktail, Pernod, calvados, pommard, liqueur, fine, whisky, gin, cognac, Dubonnet, vin blanc, champagne, vermouth, éther... On ne sait pas grand-chose de Guita sinon qu'elle est ravissante avec sa blondeur, « son teint délicat, l'éclair souriant de son regard ingénu couleur de verdure fraîche et toute la sveltesse ambrée de sa jeune grâce » (p. 96), qu'elle vient d'« une famille distinguée » (p. 67), et qu'elle trompe dans l'alcool son ennui et sa nostalgie de l'infini. La trame narrative reste ténue, les indices spatiaux épars (un « coin de Paris », un « petit bar proche de la gare Saint-Lazare », une brasserie de Montmartre...). Le seul chapitre dont le titre annonce (illusoirement !) abstinence et dépaysement spatial — « Chapitre sec ou Guita en Amérique » — est une lettre-journal où la jeune femme raconte à une amie sa traversée de l'Atlantique en paquebot, son séjour à New York, ses excursions en voiture dans la campagne américaine et son excursion aux chutes du Niagara. Néanmoins, séjourner aux États-Unis pendant la période de la prohibition consiste avant tout pour Guita à trouver les moyens illicites de consommer de l'alcool et, si les chutes du Niagara suscitent son enthousiasme, c'est qu'elles demeurent dans ses yeux « comme une monstrueuse masse d'absinthe, de la plus verte, de la plus

<sup>31</sup> On rappellera la définition de la revue telle qu'elle s'épanouit dans les music-halls parisiens des Années folles, proposée par Jean-Claude Klein : « La revue se présentait sous forme d'une succession de "tableaux" reliés par un vague thème conducteur, animés par des ballets, danses et chorégraphies, individuelles et collectives et entrecoupés de dialogues, de sketches comiques, de chansons et d'attractions visuelles. Le tout était mené, sur un rythme allant crescendo, par la vedette (ou meneuse) de la revue, soutenue par l'orchestre dont les interventions, hormis dans les scènes parlées, étaient permanentes. » (« Emprunt, syncrétisme, métissage : la revue à grand spectacle des Années folles », *Vibrations*, no 1, 1985, p. 42. DOI : [10.3406/vibra.1985.852](https://doi.org/10.3406/vibra.1985.852))

<sup>32</sup> Francis Ambrière, « *La Femme qui boit* par Colette Andris », art. cit., p. 3.

<sup>33</sup> Entre autres exemples : « Par une chaude matinée d'août, plein de vertiges et de scintillements » (p. 27)... « Crépuscule pluvieux, apaisé. Dans l'air subsiste une moiteur unie. Tout est devenu de couleur indistincte ; les masses seules et les contours s'affirment avec une précision hallucinante » (p. 65) ; « En soirée. / La nuit est bleue, bleu sombre, trouée par chaque étoile d'infini brillant. Des souffles d'air, vivifiants et immenses » (p. 121)...

claire, de la plus somptueuse, et panachée de blanche écume, telle une candide prière » (p. 84-85). Les repères chronologiques sont rares dans l'ensemble du roman, mais l'ensemble des « tableaux » épouse une continuité : dans le chapitre « Initiation », Guita a huit ans et, parce que son père lui refuse un filet à papillons, elle se venge en se soûlant au vin rouge de la table familiale ; dans le chapitre « Éveil », elle a seize ans, s'enivre à l'absinthe et est violée par « son ami Jacques » (p. 31) que, « peu après, [elle] se crut obligée d'épouser » (p. 33) ; à vingt-deux ans, elle est veuve : « Elle n'aimait pas Jacques, mais le supportait volontiers, et elle eut vite fait de s'adapter à sa nouvelle solitude, solitude égayée d'ailleurs par quelques silhouettes d'amants » (p. 74) ; le dernier chapitre (« La Fin ») nous apprend qu'elle a tenté de se suicider à vingt-six ans, suicide raté qui l'a conduite dans une maison de santé où elle a vieilli, « désormais sans raison, sans vie réelle, sans conscience ni beauté » (p. 155). Si le roman est une marqueterie habile de micro-récits hétérodiégétiques et de fragments discursifs (où la parole est donnée à la jeune Guita), son excipit, étrangement maladroit, sème le trouble sur la situation énonciative du récit. Le lecteur y apprend que ce qu'il vient de lire est la « confession » faite à un docteur par « une vieille femme flétrie » (p. 155). Pour justifier un récit en partie à la troisième personne, la romancière recourt à un artifice, précisant que Guita était devenue « la pauvre vieille folle dont la douce démence n'effrayait personne ; quelques éclairs de lucidité parfois lui faisaient revivre son étrange vie d'alcoolique, et elle aimait se raconter, croyant parler d'une autre, celle que peut-être elle créait en la racontant » (p. 155).

C'est donc un récit de vie que *La Femme qui boit*, mais un récit fait en pointillé dont le lecteur connaîtra seulement quelques moments, les « points d'alcoolisme » définis dans la déclaration d'intention auctoriale qui précède le récit : « Nous voulons simplement essayer de décrire ces "points d'alcoolisme" dans leur valeur de sensations par rapport à une vie, celle de Guita "femme qui boit" » (p. 26)... C'est le récit d'une déchéance fait avec une grande liberté de ton et une forme de légèreté ou de fantaisie qui contraste avec l'âpreté du sujet. Les états d'ivresse, les moments qui les précèdent et ceux qui les suivent, les sensations éprouvées sont décrits avec une acuité lyrique singulière et, comme l'observe Patrick Bergeron, *La Femme qui boit* est un roman « à la prose vibrante et jazzée<sup>34</sup> ». Ce texte troué de blancs, son intranquillité, son usage intensif de la ponctuation, ses ruptures discursives et narratives, ses brefs chapitres qui se heurtent plus qu'ils ne s'enchaînent, sa réticence à raconter et son tropisme vers la prose poétique font de *La Femme qui boit* un roman accordé à l'époque qui fut celle de Colette Andris, un roman moderniste publié la dernière année d'une décennie frénétique<sup>35</sup>.

<sup>34</sup> Patrick Bergeron, « Colette Andris, une romancière aux Folies Bergère », *Couleurs d'écriture*, op. cit., p. 18.

<sup>35</sup> Voir pour la poétique du roman moderniste : Émilien Serrier, *Une saison dans le roman. Explorations modernistes d'Apollinaire à Supervielle (1917-1930)*, Paris : Corti, 2022.

## Un point de vue de femme subversif ?

Ce roman moderniste, qui mêle crudité et lyrisme, évoque sans sourciller « la femme qui boit » et décrit avec lucidité l'addiction alcoolique, faite de jouissance et d'avilissement. C'est également un roman qui parle de violence masculine : cela fait-il pour autant de son auteure une « avant-gardiste <sup>36</sup> » ?

Derrière le point de vue attribué au personnage, il n'est pas toujours aisé d'identifier celui de la narratrice. La violence masculine est présente à plusieurs reprises dans le roman. C'est d'abord Jacques, l'ami de l'adolescente de seize ans, qui emmène Guita, grisée par le champagne et l'absinthe, dans sa chambre : « Attouchements délicats (les mains de Jacques étaient courtes et grasses, le mieux), baisers légers, par endroits insistants, soudain brutaux divinement. [...] Et puis, ce fut, instantanée, la douleur atroce » (p. 33). Puis, c'est le médecin qui, sous prétexte de soigner une syphilis imaginaire, recourt à un « traitement local » (p. 39), autrement dit à un viol. Enfin ce sont les hommes rencontrés dans les cafés, le « furtif compagnon » (p. 72) d'un soir qui devient « un être primitif qui ne songe plus qu'à la violer » (p. 72). Ces différents épisodes sont rapportés sur un ton distancié et ironique : « On est bête à seize ans, n'est-ce pas ? Guita, peu après [le viol], se crut obligée d'épouser Jacques. D'ailleurs, lui l'aimait. C'était toujours ça, un heureux sur deux !... » (p. 33). Dans ce qui ressemble à un aparté destiné au lecteur, la narratrice observe : « (Elle [Guita] n'était naturellement pas restée fidèle à Jacques, son raisonnement primitif lui ayant fait admettre que, violée une fois, elle pouvait l'être mille, avec ou sans consentement de sa part. Et elle avait souvent consenti...) » (p. 38) Gravité du sujet, légèreté — au moins apparente — du ton : la fraction de la société qui transparaît dans le livre ressemble à une scène de théâtre où s'agitent des êtres assez dérisoires, parfois pitoyables, parfois drolatiques. Les hommes sont peints, pour la plupart d'entre eux, comme des mufles ; de Guita est donnée l'image d'une femme passant d'un amant à un autre, avide de sexe comme d'alcool.

Si l'adoption fréquente du point de vue interne pour décrire les scènes d'ivresse ou d'amour atteste une forme d'empathie entre la narratrice et le personnage sur le plan des sensations éprouvées, la présence ponctuelle d'axiologiques suggère néanmoins la condamnation morale du personnage :

Aussi, ces jours-là, Guita ne se mettait en route qu'après avoir absorbé trois ou quatre verres d'un porto énergique aux vertus génératrices, vin sombre qui dispense l'ardeur et l'allégresse momentanées aux corps veules en quête d'amour, aux cerveaux clairs en quête d'oubli. (p. 56)

L'ivresse solitaire a quelque chose de plus abject que l'autre, que les autres. (p. 77)

---

<sup>36</sup> Marie Viguière, « *La femme qui boit* – griserie scandaleuse », art. cit.

Pauvre Guita ! que ne prenait-elle conscience de son asservissement composé de mille asservissements, et des pires. (p. 103)

L'ethos de la narratrice que le lecteur peut construire sur la base de *La Femme qui boit* est donc ambivalent. D'un côté, le lecteur est séduit par l'audace du propos, servie par la forme moderniste du roman : un livre entier est consacré à la bourgeoise qui boit, « personnage réel et fictif, synthèse de personnages copiés » (p. 26) et sort de l'invisibilité une réalité sociale, longtemps considérée comme taboue. En 1929, Guita est l'antithèse radicale du modèle féminin porté par la morale bourgeoise, soutenue à la fois par le discours clérical et médical : « bonne épouse, bonne mère, bonne ménagère, elle retiendra son époux au foyer et évitera que celui-ci sombre dans l'alcool, protégeant ainsi ses enfants autant qu'elle-même de ce fléau qui décime les familles et la Nation tout entière<sup>37</sup> ». La figure de l'alcoolique tracée est d'autant plus scandaleuse que Guita boit dans l'espace public. Si, au début du roman, elle dissimule à son mari son comportement, cachant « les bouteilles défuntes » (p. 48) dans une valise qu'elle porte chez sa vieille gouvernante, une fois veuve, elle se soûle dans les soirées mondaines ou dans les cafés dont un chapitre (« Mes cafés ») rédigé à la première personne fait l'éloge : « L'ambiance fumeuse, aux vapeurs d'humanité sale, me délecte, moi, hélas ! comme les autres. / Mais j'aime les cafés — "mes cafés". » (p. 68)

D'un autre côté, le roman ne fait pas table rase de la doxa morale de l'entre-deux-guerres. Si le personnage de Guita séduit en raison de son charme physique, de sa finesse, de son sens de la répartie, c'est aussi un personnage qui fait l'objet d'un jugement de la part de la narratrice : aux marques dévalorisantes précédemment notées, on peut ajouter trois observations. D'une part, conformément aux représentations usuelles de l'époque, Colette Andris réunit dans son personnage de femme deux addictions : alcoolique et sexuelle. D'autre part, le chapitre « Contagion » plus long que la plupart des chapitres raconte la visite d'une jeune cousine, Andrée, chez Guita qui l'entraîne dans sa consommation effrénée d'alcool. La narratrice stigmatise cet « alcoolisme d'entraînement<sup>38</sup> » et ce chapitre donne une image conforme à la représentation que la littérature médicale du xix<sup>e</sup> et du début du xx<sup>e</sup> siècle trace de la femme dont l'addiction alcoolique est volontiers mise en rapport avec sa prétendue faiblesse psychologique. Enfin, le dernier chapitre réunit le suicide raté à vingt-six ans et le portrait de la vieille Guita. La jeune femme tente de se suicider un jour où, « n'ayant pas bu, [elle] se sentait lucide, volontairement lucide » (p. 153). « Sa honte à se contempler moralement » (p. 154) la conduit à penser que si « la Nature » l'a faite « amante stérile », c'est « pour

<sup>37</sup> Thierry Fillaut, « Alcoolisme et antialcoolisme en France (1870-1970) : une affaire de genre » dans Marie-Laure Déroff et Thierry Fillaut (dir.), *Boire : une affaire de sexe et d'âge*, Rennes : EHESP, 2015, p. 15-16.

<sup>38</sup> Muriel Salle, « La nature féminine, entre boire et déboires » dans *ibid.*, p. 38.

marquer en elle le terme d'une lignée corrompue » (p. 154). En se félicitant d'une stérilité qui a empêché la transmission de son « vice », Guita s'inscrit dans le discours normatif de l'entre-deux-guerres qui fait de l'alcoolisme une tare, et voici le dernier chapitre lesté d'une dimension moralisatrice, encore accrue par sa dernière page. Si celle-ci est maladroite, comme nous l'avons noté, c'est parce qu'il s'agit de conclure de manière claire. À l'allure moderniste du roman tout en ruptures et contrastes aurait bien convenu une fin elliptique, un excipit qui ne dénoue rien. Ce n'est pas l'option choisie : un artifice narratif brosse le portrait de Guita, plusieurs décennies après son suicide raté, « vieille femme flétrie, navrante, un cerveau déchu » (p. 155). Guita est arrivée au bout de sa déchéance et l'a vue jusqu'à la fin sans rémission possible. On comprend mieux pourquoi le livre n'a pas fait scandale lors de sa sortie.



On se réjouit que Gallimard ait jugé bon de rééditer ce roman digne d'être relu et analysé. On ne fera pas pour autant de *La Femme qui boit* un roman féministe ni avant-gardiste... Mais ce roman vient s'ajouter au corpus des romans modernistes, trop longtemps laissés dans l'ombre, écrasés dans l'histoire littéraire par les romans de la génération suivante. Avec Colette Andris, on découvre une romancière qui n'a pas froid aux yeux, capable d'innover et de bousculer le lecteur mais qui ne va pas jusqu'à le scandaliser.

## PLAN

---

- Une destinée-éclair : du music-hall à l'écriture romanesque
- Itinéraire éditorial de La Femme qui boit
- La Femme qui boit : à peine une histoire...
- Un point de vue de femme subversif ?

## AUTEUR

---

Françoise SIMONET-TENANT

[Voir ses autres contributions](#)

Sorbonne Université — [francoise.simonet-tenant6@orange.fr](mailto:francoise.simonet-tenant6@orange.fr)